

Barbara Miechówka

Le regard de Ryszard Kapuściński sur l'Afrique

La disparition de Ryszard Kapuściński en janvier 2007 a suscité un grand émoi en Pologne, et dans bien des pays du monde où son œuvre a été traduite et où ses talents de grand reporter étaient admirés. Personnellement, comme beaucoup de Français, j'ai découvert Kapuściński assez tardivement, en lisant *Imperium*, un volume de reportages sur l'URSS. Le ton et la qualité de cet ouvrage ont éveillé ma curiosité pour le reste de son œuvre où il a décrit le Tiers-Monde : l'Amérique du Sud mais surtout l'Afrique, ces continents qui ont émergé comme acteurs importants sur la scène internationale dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Curiosité qui a été récompensée, car les analyses très pénétrantes de Kapuściński, présentées dans une forme littéraire très attrayante, font que cette œuvre constitue une propédeutique indispensable à la compréhension des conflits internes en Afrique, sur l'écume desquels nous sommes informés sporadiquement mais de façon superficielle, ainsi qu'une propédeutique nécessaire à la compréhension de la relation complexe qui unit l'Afrique à l'Europe. J'en verrais pour preuve le fait que deux recueils de reportages de Kapuściński consacrés à l'Afrique, *Il n'y aura pas de paradis* et *Ebène*, sont actuellement réédités en collection de poche.

Petite bibliographie de Ryszard Kapuściński

En France, on a découvert Kapuściński tardivement, les traductions se suivant régulièrement à partir de 1986. On a traduit surtout les reportages sur l'Afrique qu'il a parcourue de long en large à partir de 1960, pendant la période où l'Afrique, à peine délivrée de la colonisation, sombrait dans les conflits ethniques et les guerres civiles. Ces textes sur l'Afrique sont :

- *Jeszcze dzień życia*, ouvrage centré sur la guerre civile qui a suivi l'accès à l'indépendance de l'Angola. Cet ouvrage publié en Pologne en 1976 a été traduit en Français sous le titre *D'une guerre l'autre* en 1988.

- *Wojna futbolowa* a été publié en Pologne en 1978. Dans ce recueil Ryszard Kapuściński décrit quelques traits saillants des problèmes qui ont suivi l'accès à l'indépendance de divers états d'Afrique, mais décrit aussi des temps forts de l'évolution l'Amérique du Sud à partir de la seconde moitié des années 1960. Traduit en 2003, initialement sous le titre *La guerre du foot et autres guerres et aventures*, l'ouvrage se trouve actuellement en édition de poche sous le titre *Il n'y aura pas de paradis*.

- *Cesarz* a été publié également en 1978 en Pologne et traduit en France en 1994 sous le titre *Le Négus*. Kapuściński y raconte la fin du règne de Hailé Sélassié en Ethiopie

- *Heban*, œuvre publiée en 1998, est traduit sous le titre *Ebène* en 2000. Dans ce volume Kapuściński complète ses analyses de la genèse des conflits internes à certains états d'Afrique, dans des articles consacrés à d'autres états que ceux décrits dans *La guerre du foot* et rend compte aussi de ses expériences de la vie quotidienne en Afrique, sous de multiples latitudes et au contact de peuples très divers.

Les autres textes de Kapuściński traduits en Français sont *Szachinszach*, *Imperium* et *Mes voyages avec Hérodote*. *Szachinszach*, publié en 1982 est la première œuvre qui a été traduite en Français: l'édition française qui date de 1986 a pour titre *Le Shah ou la démesure du pouvoir*. *Imperium* (publié en 1993 en Pologne et traduit sous le même titre en 1994) est un volume dans lequel Kapuściński explore l'agonie de l'URSS à partir de 1989, en commençant le volume par le récit de ses premières rencontres avec l'URSS, d'abord dans son enfance en 1939, puis comme journaliste en 1958 ainsi qu'en 1967. Le dernier ouvrage de Ryszard Kapuściński traduit en Français est *Podróż z Herodotem* (2004) (sous le titre *Mes Voyages avec Hérodote*). Il s'agit d'un recueil de réflexions sur le métier de journaliste, où Kapuściński s'inscrit dans une filiation intellectuelle avec celui qu'il considère comme le premier grand reporter, Hérodote. Ce recueil est émaillé de souvenirs personnels et nourri de son expérience des grandes oppositions Est /Ouest et Europe/Asie dans le contexte de la guerre froide, oppositions qui ont marqué toute la longue période de l'histoire mondiale où il était reporter.

Pour la thématique africaine, on peut souhaiter la traduction prochaine de *Rwqcy nurt historii, Zapiski o XX i XXI wieku* (2007), ainsi que *Nie ogarniam świat* (2007). Car dans ces textes, qui sont des montages d'interviews ou d'entretiens que Kapuściński a accordés aux plus grands journaux à partir du moment où il est devenu célèbre dans le

monde entier, l'homme de la maturité présente de très brillantes synthèses sur cette grande page de l'histoire du 20^{ème} siècle à laquelle il a assisté : la naissance du continent africain comme nouvelle force de la scène internationale. Ces analyses, faites avec le recul du temps, restent empreintes de la sensibilité et de la tendresse avec laquelle Kapuściński décrit l'Afrique dans ses reportages. Elles montrent l'effort perpétuel des peuples d'Afrique pour essayer de réaliser ce qu'il a de meilleur dans l'humanité, alors qu'ils sont confrontés aux situations les plus extrêmes, en raison d'un climat particulièrement hostile ou de violences politiques d'une impitoyable brutalité

Tendresse, sensibilité, mais aussi lucidité. Car ce n'est pas le moindre des paradoxes de l'œuvre de Ryszard Kapuściński que de décrire avec beaucoup d'empathie les premiers hommes politiques qui se sont illustrés dans le mouvement de conquête de l'indépendance des peuples d'Afrique, ces hommes qui ont naïvement cru pouvoir installer la démocratie et le socialisme et y ont échoué, ou de décrire le fonctionnement d'un régime autoritaire comme celui du Négus en Ethiopie en donnant au lecteur polonais de 1978 l'impression qu'il lui décrit en filigrane le fonctionnement du régime vieillissant de Edward Gierek.

Les qualités humaines qui font un grand reporter

1. Une sensibilité

R. Kapuscinski a manifesté très tôt une grande sensibilité poétique. Alors qu'il était encore lycéen, il a écrit ses premiers vers en 1948 à l'âge de 16 ans, et a été publié dès 1949 dans la revue « Dziś i jutro ». Pendant ses études d'histoire à l'Université de Varsovie, il travaille comme coursier à la revue « Sztandar Młodych » et y est ensuite employé comme journaliste.

Sa sensibilité à la souffrance des autres s'exprime très vite dans la façon dont il exerce son métier de journaliste débutant. Car en 1955 il publie un reportage très remarqué sur Nowa Huta, *To też jest prawda o Nowej Hucie* (« Cela aussi, c'est la vérité sur Nowa Huta ») dans lequel, à contre-courant de la propagande triomphaliste qui célébrait les grandes réalisations du socialisme, il fait état de la misère cachée, des conditions de vie sordides des ouvriers et dénonce les entorses au droit ainsi que les abus de pouvoir des dirigeants de l'aciérie Lénine. Ce reportage sera très remarqué par les lecteurs, mais aussi par le pouvoir qui va chercher à se débarrasser de ce jeune

journaliste trop curieux. Conformément aux méthodes politiques de cette période de répression faite avec diplomatie après la mort de Staline, Kapuściński obtient un prix (Złoty Krzyż Zasługi) et se voit aussi proposer par la direction de la revue un poste de correspondant à l'étranger, alors que la revue « Sztandar Młodych » jusque-là n'avait pas de rubrique internationale. Il demande à être envoyé à Prague, ce qui lui semblait à l'époque être le comble de l'éloignement et de l'exotisme et on l'envoie en 1956 en Asie Centrale puis en 1957 en Chine et au Japon, sans qu'il n'ait la moindre formation pour comprendre de ce qui s'y passe. Dans *Mes voyages avec Hérodote*, il montrera comment, pour affronter l'épreuve, il s'est raccroché à la lecture des *Voyages* d'Hérodote, volume qu'il avait mis dans sa valise avant de partir et en l'auteur duquel il voit le père du reportage de voyages en des terres lointaines.

Ensuite, employé par l'Agence de Presse Polonaise en 1958 puis par l'hebdomadaire *Polityka*, il se tourne vers l'Afrique, l'Asie lui semblant trop hermétique en raison d'une culture très éloignée de sa propre culture européenne. C'est en Afrique, au contact des conflits nés de l'indépendance, que les qualités d'écrivain de Kapuściński vont se déployer au fil des années.

Dans la façon dont Kapuściński regarde l'Afrique, on retrouve cette sensibilité qui lui avait permis de voir la face cachée de Nowa Huta. Il expliquera ultérieurement que, pour écrire, il a besoin de se sentir dans une relation affective avec son sujet - que cette émotion soit positive ou négative-. Plus tard, réfléchissant sur son métier de journaliste, Kapuściński érige cette relation affective à l'autre en principe de base du bon journalisme. Dans un extrait d'une interview publiée dans *Autoportret reportera*, texte dont on peut également souhaiter la traduction prochaine en Français, Kapuściński explique:

Pour faire du bon journalisme, il faut avant tout être un homme bon. Les gens méchants ne peuvent être de bons journalistes. Seul un homme bon s'efforce de comprendre les autres, leurs intentions, leur foi, leurs préoccupations, leurs difficultés, leurs tragédies. Et aussitôt, dès le premier instant, il devient partie prenante de leur destin. (Traduction BM)

2. Le poids de l'expérience personnelle de la deuxième guerre mondiale

Le goût que Kapuściński se découvre en Afrique pour l'observation d'un Tiers-Monde qui est entrain de naître de façon douloureuse sur la scène mondiale s'explique en partie par sa propre histoire d'enfant qui a découvert la vie dans un lieu et des

circonstances bien particulières. Il est né en 1932 à Pińsk, ville de Polésie qui se trouve actuellement sur le territoire de la Biélorussie, dans une famille d'instituteurs polonais confrontés à la rude tâche d'enseigner dans la région la plus pauvre de la Pologne de l'entre-deux-guerres, où la population était constituée d'un mélange de Biélorusses, de Juifs et de Polonais. Pendant la partie de son enfance qui se déroule sous la deuxième guerre mondiale, il a vécu avec ses parents l'expérience de la faim, a connu ce rêve de tout enfant polonais pendant la seconde guerre mondiale : avoir un jour une vraie paire de chaussures et a fait aussi l'expérience des formes extrêmes de la violence politique.

Dans le premier chapitre de *Imperium* publié en 1993, il raconte sa première rencontre avec l'empire soviétique qui envahit l'Est de la Pologne. Il voit alors ces scènes qui ont marqué toute la Pologne en septembre 1939 aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est: les populations civiles qui fuient à pied en emportant avec elles tout ce qu'elles peuvent, les routes empoussiérées et jonchées de cadavres de chevaux. Mais surtout très vite il assiste à la déportation de la population polonaise de Pińsk, pendant ces nuits où il est interdit de dormir pour pouvoir réagir vite à l'arrivée du NKVD et où il faut rester habillé dans son lit pour pouvoir, le cas échéant, s'enfuir. Il voit le va-et-vient des wagons remplis de gens à la gare toute proche du domicile de ses parents, puis la disparition de quelques camarades de classe et enfin celle de son instituteur, qu'il aperçoit pour la dernière fois de loin, enfermé dans un wagon, sans qu'il ne puisse lui dire au revoir.

Un autre texte, qui vient de paraître à titre posthume permet de comprendre la formation d'une sensibilité. Il s'agit d'un court chapitre intitulé *Ćwiczenia pamięci* (« Exercices de mémoire ») que Kapuściński a rédigé dans la seconde moitié des années 1980, et qui figure en tête de la réédition d'un recueil de reportages de 1962 sur la vie de marginaux de la province polonaise, recueil intitulé *Busz po Polsku*. (« La brousse à la polonaise »). Il y relate ses souvenirs de la guerre en Pologne, en présentant quelques scènes de la vie à Pińsk, que l'on retrouve dans *Imperium*, et qui sont suivies de souvenirs de la guerre à la campagne aux alentours de Varsovie. En effet, son père, officier polonais capturé par l'Armée Rouge, avait réussi à s'enfuir alors que l'on déportait l'armée polonaise vers l'Est. Après une brève apparition nocturne dans son foyer, alors que les déportations des populations civiles venaient à peine de commencer, il part vers l'Ouest. Sa mère décide de le rejoindre. C'est ainsi que la famille se retrouve dans un village des alentours de Varsovie qui jouxte la forêt de Palmiry, forêt de sinistre mémoire. A partir du printemps 1940, le jeune enfant assiste alors au va-et-

vient des camions qui y amènent les résistants polonais que l'occupant nazi commençait à traquer systématiquement dans Varsovie à partir de cette date et il essaie d'observer en cachette les exécutions qui ont lieu dans la forêt. Puis à la fin de la guerre, en 1944, dans un village de l'autre côté de Varsovie, où pendant l'Insurrection de Varsovie s'était installé un hôpital de campagne, il est témoin d'un nouveau spectacle macabre : enfant de chœur, il assiste le prêtre qui enterre à la chaîne les corps inanimés sortis des camions qui amènent les blessés de l'Insurrection de Varsovie.

Dans ce texte, Kapuściński dit avoir été en quelque sorte contaminé par la guerre, car, dit-il, pour lui, la guerre n'a pas cessé en 1945. De fait, pour lui, elle n'a **jamais** cessé. Il n'a pas cessé d'être fasciné par ce qu'il appelle les bouillonnements du monde que son métier de journaliste l'a amené à redécouvrir ensuite en Amérique du Sud et en Afrique. On peut donc déduire des propos de Kapuściński que son expérience polonaise a engendré cette curiosité pour la vie tumultueuse de la planète qui caractérise son œuvre.

3. Un tempérament d'aventurier

Cette curiosité n'aurait pas été féconde si Kapuściński ne s'était pas découvert un tempérament d'aventurier. Il a acquis une connaissance intime de l'Afrique parce qu'il a pu voir ce que d'ordinaire les Européens ne peuvent voir, en prenant les risques les plus fous pour aller sur le terrain qu'il veut observer. Je prendrai dans *Il n'y aura pas de paradis* deux exemples de comportement qui parfois s'apparente à celui d'une tête brûlée.

En juillet 1960, alors que Kapuściński est en Pologne, il apprend que le Congo, qui vient d'acquérir l'indépendance, est en proie à un conflit interne d'une violence inouïe. Il demande au rédacteur en chef de son journal d'y aller, car, écrit-il : « *Je suis pris au jeu, j'ai la fièvre* ». L'accès au Congo étant interdit aux ressortissants des pays socialistes, il décide de s'y introduire clandestinement avec deux collègues tchèques à partir de la frontière avec le Soudan, en traversant la jungle en voiture, escorté par un sergent congolais nommé Séraphin. Le récit de cette expédition qui sera très difficile, en raison des conditions naturelles particulièrement hostiles, se termine par les remarques suivantes :

Sur la route nous sommes arrêtés par des barrages de gendarmes, soûls ou affamés, indifférents ou agressifs, révoltés, indolents, une armée devenue

sauvage qui s'est emparée du pays en pillant et en violant. Quand nous sommes arrêtés par des gendarmes de ce type, nous poussons Séraphin hors de la voiture et attendons la suite des événements. Si Séraphin tombe dans les bras des gendarmes nous soupirons d'aise, car cela signifie que nous sommes tombés sur des alliés de sa tribu. Mais s'ils lui cassent la gueule et le frappent de la crosse de leur fusil, nous avons la chair de poule, car le même sort nous attend, si ce n'est pire. Qu'est-ce qui pouvait bien nous motiver ? Notre bêtise ? Un manque d'imagination ? La passion ? L'ambition ? L'inconscience ? Le sens du devoir ? Une idée fixe ? Le point d'honneur de continuer coûte que coûte sur cette route (sur laquelle notre vie ne tenait qu'à un fil) ? En avançant, je sens que chaque kilomètre franchi ajoute derrière nous une barrière, une porte supplémentaire et que le retour devient de plus en plus impossible. Au bout de deux jours de traversée, nous arrivons à Stanleyville.

Le second exemple est emprunté au chapitre de *Il n'y aura pas de paradis* intitulé « Les barrières de feu » qui relate une entreprise qui a échoué. Kapuściński se trouve alors en 1966 au Nigeria, alors que le pays est le théâtre d'une guerre civile qu'il est chargé de couvrir. Il décide de quitter Lagos pour pénétrer dans la province des Yorubas, en rébellion contre le pouvoir central, alors qu'elle est à feu et à sang. Voici l'explication qu'il donne de son comportement :

Je parcours une route dont il est dit que personne n'en revient vivant. Je veux en avoir la preuve. Je sais que l'homme est pris de tremblements quand un lion s'approche de lui dans la forêt. J'ai approché un lion pour voir ce que cela faisait. Il fallait que je sache, je savais que personne ne pourrait m'en faire la description.

L'analyse de cette réaction impulsive est précédée par une notation qui crée un effet de suspens : «*Toutes les terres des Yorubas sont en flammes* ». Notation qui n'était pas une hyperbole, car la route que Kapuściński emprunte à travers la forêt est barrée par des troncs d'arbre en feu. Il arrive à obtenir qu'on lui ouvre deux barrages, en se délestant de tout l'argent qu'il avait sur lui. Survient alors un troisième barrage qu'il franchira en appuyant sur l'accélérateur de sa voiture. Décidant de rebrousser chemin, il ne reviendra vivant de cette expédition qu'avec l'aide de la chance et de la ténacité.

L'aventurier que Kapuściński a été a risqué sa vie plus d'une fois dans l'exercice de son métier. Mais on ne peut réduire son comportement à celui d'un cascadeur. Mû par la curiosité et le désir de comprendre l'autre, il sera aussi un aventurier du quotidien, en se comportant différemment de la plupart des journalistes européens. En effet, dans

les grandes villes d’Afrique où il séjournera, il choisira de s’héberger non pas dans le quartier des Blancs, mais dans la ville noire. Choix de l’inconfort motivé en partie par le fait que ses employeurs polonais n’ont pas les moyens de le doter d’importantes sommes d’argent pour financer ses séjours à l’étranger, mais surtout par le fait que c’est pour lui un moyen de mieux connaître et comprendre ces hommes sur lesquels il doit écrire. Ces choix l’exposeront à de multiples dangers, avant qu’il ne soit accepté et protégé par ses voisins de quartier, mais ils lui permettront d’observer des réalités qui ont échappé à la plupart des journalistes européens.

Ainsi Salman Rushdie saluera en Kapuściński le seul journaliste qui ait su décrire, dans le premier chapitre de *D’une guerre l’autre* et intitulé « *Nous fermons la ville* », la façon dont les Portugais quittent l’Angola qui vient d’acquérir l’indépendance. Kapuściński séjourne alors dans un hôtel proche du port de Luanda habité par le peuple ordinaire des petits colons portugais, et à proximité duquel traînent la nuit tous les desperados en révolte contre l’indépendance, qui voient dans les Etats-membres du Pacte de Varsovie les responsables de la révolution des œilletons au Portugal, les responsables de leur carrière perdue de petits fonctionnaires coloniaux qui doivent abandonner leur terre promise et les maigres biens qu’ils y ont acquis. Lieu dangereux pour Kapuściński, qui est le seul européen du quartier qui ne soit pas lié à l’Angola de la période coloniale par son histoire personnelle. Mais lieu qui, pendant le mois au cours duquel les Portugais quittent l’Angola, est un extraordinaire point d’observation de ce que Kapuściński appelle « *la ville en bois* » (« *miasto drewniane* ») qui se substitue à la ville de pierre, ville en bois à l’intérieur de laquelle on transporte tous les biens et les meubles qu’il y avait dans les maisons de la ville de pierre, et ville qui se déplace. Il s’agit des caisses qui affluent vers le port et dans lesquelles tous les gens sur le départ emportent tous les biens qui peuvent être sauvés. Cette ville de caisses reflète la sociologie des colons : des caisses énormes et solides des gens fortunés aux caisses faites de bric et de broc du petit peuple.

L’écriture du reportage littéraire

1. Le rôle des modèles dans le travail de l’écriture du reportage littéraire

La plupart des textes des années de la maturité n’ont pas été écrits pour la presse, mais ont été conçus pour être publiés dans des volumes de reportages. Il faut

donc nous pencher sur le problème du genre particulier auquel appartiennent les textes de Kapuściński : le genre du reportage littéraire, genre-frontière entre le reportage de journal qui relate des faits réels très précisément datés et le roman ou la nouvelle qui crée un monde fictif. Ce genre est apparu à la fin du 19^{ème} siècle et a été pratiqué par des plumes illustres comme celles de Hemingway ou Dos Pasos, mais aussi par les grands maîtres polonais qu'ont été Melchior Wańkiewicz et Ksawery Pruszyński. sur lesquels je m'attarderai un peu.

2. Dans le sillage de Melchior Wańkiewicz

L'apport de Melchior Wańkiewicz à la tradition polonaise du reportage a été l'utilisation des techniques romanesques pour présenter des faits scrupuleusement vérifiés par une documentation abondante en données statistiques. Il a traité de sujets de la plus haute importance dans l'histoire de la Pologne renaissante du 20^{ème} siècle : l'héroïsme des soldats de la première guerre mondiale, la naissance de la menace hitlérienne, la diversité des ressources des terres polonaises et des talents des Polonais, la bataille du Mont-Cassin à laquelle ont participé les troupes polonaises du Général Anders, mais aussi l'histoire de la naissance et du développement des Etats-Unis qu'il a étudiés lors des années d'exil américain, dans un cycle intitulé Sur les traces de Christophe Colomb (titre polonais : Śladami Kolumba).

L'originalité de Wańkiewicz consiste à utiliser des techniques romanesques, en insérant les faits qui sont la matière de ses reportages dans une fable de sa composition, en pénétrant dans la vie intérieure des personnages qu'il présente et en se mettant en scène comme un personnage parmi d'autres dans le récit. Le tout est servi par un travail sur l'écriture, un style qui recourt souvent à des phrases courtes, style elliptique et dense qui sollicite la participation du lecteur à un effort d'interprétation de l'histoire représentée. Ce sont là des techniques d'écriture que Kapuściński utilisera de façon magistrale dans Le Négus, dans Il n'y aura pas de paradis et dans Ebène.

Dans Le Négus, Kapuściński recourt à une fiction qui consiste à donner la parole à des serviteurs du Palais de l'empereur qui racontent leur vie. Ces personnages de fiction ont une connaissance au quotidien des mécanismes de la gestion du pouvoir, des techniques de distribution de bienfaits ou de privilèges par lesquelles l'empereur attache à sa personne toute une armée de quémandeurs, qui sont aussi les représentants officiels du pouvoir central dans toutes les provinces de l'état d'Ethiopie. Ce moyen par

lequel Hailé Sélassié s'attachait des gens dévoués était aussi son talon d'Achille, car ces mêmes gens lui masquaient la réalité de la misère dans les provinces de son Etat. Ainsi il se coupe progressivement de la réalité et devient en quelque sorte un empereur gouvernant un empire imaginaire. Néanmoins les serviteurs du Palais restent fidèles à leur maître pour lequel ils ont un respect sans bornes : ainsi ils deviennent des auxiliaires par le truchement desquels Kapuściński permet au lecteur de deviner les pensées et les débats intérieurs du héros principal de son livre dont on voit le comportement quotidien. Le journaliste se met aussi en scène dans des chapitres présentés en italique, qui entrecoupent les chapitres où ce sont les serviteurs qui racontent. Dans ces chapitres en italiques, il raconte ce qu'un journaliste étranger peut observer de l'extérieur. Ainsi *Le Négus* devient une sorte de roman polyphonique, un roman à plusieurs voix narratives. Ce procédé littéraire permet à l'auteur de montrer l'écart qui devient abyssal entre le fonctionnement de l'empire tel qu'on le voit du Palais et la réalité de l'Ethiopie qui est celle d'un pouvoir agonisant qui s'épuise en dépenses somptuaires, alors que la misère et la famine s'installent dans les provinces.

Le procédé du chapitre en italiques est également utilisé dans *Il n'y aura pas de paradis*. Les chapitres en caractères droits ont chacun leur unité thématique propre : Kapuściński y présente tour à tour et de façon parfois très documentée, plusieurs états africains qui ont une histoire particulière qui n'a rien de commun avec celle des autres. Ainsi, dans les chapitres consacrés à l'Afrique, nous passons tour à tour du Ghana au Congo, puis en Afrique du Sud et en Algérie, en Guinée ou au Nigéria. Dans les chapitres en italiques, l'auteur présente « *un autre livre qui aurait pu être écrit* », dans lequel il se met en scène de façon plus personnelle, en racontant de nombreuses aventures, dont celle de l'entrée au Congo, ou celle d'un épisode où atteint de la malaria, il observe de son lit à Lagos la vie quotidienne du Nigeria, jusqu'à ce qu'il puisse retourner à Varsovie, où finalement la rédaction de son journal décide de l'envoyer en Amérique du Sud, à laquelle il consacre quelques chapitres du livre.

3. Dans le sillage de Ksawery Pruszyński

Le second maître du reportage polonais sous le signe duquel on peut mettre l'œuvre de Kapuściński est Ksawery Pruszyński. Pruszyński s'intéressait aux phénomènes idéologiques de son temps. Ainsi en 1937, il publie un volume sur la guerre civile en Espagne intitulé *W czerwonej Hiszpanii*. En 1932, il avait publié un

livre qui décrivait la montée des tensions en Europe, sous le titre *Sarajevo 1914, Changhaj 1932, Gdansk 193 ?*, ouvrage dans lequel il fait part de sa conviction que vers la fin des années 1930, on en viendra à une seconde guerre mondiale.

La technique narrative de Pruszyński s'apparente à celle de la « gawęda » (« causerie »), variété de prose épique utilisée dans la tradition littéraire polonaise qui se caractérise par une composition très libre permettant la digression et l'insertion de passages qui relèvent du genre de l'essai. Cette forme narrative permet de relater les événements en montrant tous les aspects, pas seulement l'aspect actuel, mais aussi les racines politiques, psychologiques et sociales.

C'est une forme qu'utilise également Kapuściński, quand, dans *Il n'y aura pas de paradis*, dans des chapitres très documentés sur l'Afrique du Sud et sur l'Algérie, il fait l'histoire de ces deux états avec très peu de notations qui mettent en scène le reporter. La technique de la « gawęda » est également privilégiée dans *Ebène*, ouvrage dans lequel Kapuściński s'appuie sur l'observation personnelle d'une part et d'autre part sur des connaissances acquises grâce à la consultation d'une énorme bibliothèque où travaux d'ethnologues et travaux d'historiens ont une importance égale.

Les thèmes des reportages sur l'Afrique

1. La vie politique de l'Afrique après la décolonisation

Le regard informé par des lectures que Kapuściński porte sur l'Afrique lui permet de présenter la genèse des conflits intérieurs des Etats africains après l'indépendance, conflits qui semblent peser comme une sorte de fatalité sur l'Afrique. Ainsi, un chapitre de *Ebène* intitulé « *La structure du clan* », qui figure en tête du volume, met en évidence, parmi une multiplicité d'autres facteurs, deux facteurs principaux :

- un facteur endogène, celui de la structure de la société africaine organisée en clans et en tribus
- un facteur exogène, celui d'une décision politique prise au début de la colonisation de l'Afrique lors de la conférence de Berlin (1883-1885), au cours de laquelle quelques Etats européens, essentiellement l'Angleterre et la France, mais aussi la Belgique, l'Allemagne et le Portugal se sont partagés le continent entier, en le quadrillant géométriquement, au mépris des réalités de l'organisation tribale de la société africaine,

qui à l'époque était pratiquement inconnue. Quand on a accordé l'indépendance aux Etats africains, c'est ce quadrillage établi lors de la conférence de Berlin qui a servi à fixer les frontières des Etats africains et a condamné à vivre ensemble, dans la même organisation politique, des peuples qu'aucune tradition commune n'unissait ou à l'inverse morceler une même tribu dans des états différents.

En se donnant pour règle de ne jamais décrire un conflit en Afrique sans remonter à ses origines historiques lointaines, Kapuściński présente des analyses qui ne perdent pas de leur actualité, alors que c'est le cas de la plupart des reportages qui paraissent la presse. Prenons l'exemple du chapitre de *Ebène* intitulé « *Mais où sont-ils passés ?* ». Il commence par le récit d'une visite dans un camp de réfugiés soudanais en Ethiopie dans les années 1990 et ensuite remonte aux origines du conflit ethnique qui déchirait le Soudan depuis des décennies sans que le monde n'en sache rien, et dont la crise actuelle du Darfour n'est qu'une résurgence.

De même le texte « *Conférence sur le Rwanda* », parce qu'il remonte à l'histoire du Rwanda bien avant la colonisation, est un texte où Kapuściński est un des premiers à avoir montré la part d'implication de la France dans le génocide des Tutsis par les Utus dans les années 1995. En effet, la France interviendra au Rwanda en 1990 à la demande du président Utu du Rwanda car les militaires français, formés selon les traditions de l'armée coloniale, avaient analysé la révolte Tutsi, qui était partie des camps de réfugiés au Burundi, une ex-colonie britannique, comme une menace britannique sur l'espace géopolitique de la Francophonie. Le retrait des troupes françaises en 1995, quand tombera la nouvelle informant que l'avion du président du Rwanda n'a pas pu atterrir à Tigali, fonctionnera comme un signal du démarrage du massacre de ce qui restait de Tutsis au Rwanda, après un premier massacre qui avait eu lieu au début de l'indépendance.

2. Les liens entre évolutions politiques et passé colonial

Il n'y aura pas de paradis met en scène les premiers leaders socialistes des Etats africains, non sans une certaine ironie qui souligne à quel point le discours un peu mécanique de ces jeunes dirigeants, tous formés en Europe ou aux Etats-Unis, est inspiré par une idéologie marxiste qui était de mode en Europe et à quel point cette idéologie était impuissante à penser et proposer des solutions efficaces aux problèmes

vitaux des nouveaux Etats d'Afrique. Dans *Ebène*, volume plus tardif, Kapuściński montre comment la relève des premiers leaders socialistes a été prise par des dictateurs sanguinaires comme Idi Amin Dada ou Bokassa, en général anciens petits sergents de l'armée coloniale française ou anglaise, incultes et peu soucieux de résoudre les problèmes de leur pays, servant surtout leur clientèle faite de membres de la tribu à laquelle ils appartiennent, mais dictateurs qui seront soutenus par l'Europe occidentale, qui espère ainsi conserver sa suprématie en Afrique.

3. La vie quotidienne et les mentalités

Dans *Ebène*, œuvre de son plus personnel, Kapuściński se met souvent en scène dans des récits dont le but est de montrer la vie quotidienne et les combats que chacun mène pour assurer sa subsistance. Prenons l'exemple du reportage intitulé « *Madame Diouf rentre à la maison* », où nous suivons le reporter dans un voyage en train de Dakar à Bamako. La forme de la « gawęda » permet d'aborder une multiplicité de thèmes.

Il y a celui du comportement du touriste étranger, à travers la description du comportement d'un couple de jeunes écossais, dont les motivations relèvent plus du désir d'accomplir une performance que du désir de comprendre l'Afrique, qui se trouvera débordé par l'altérité culturelle des Africains à laquelle il n'était pas préparé et qui se protège en se repliant sur lui-même. Il y a le thème du développement de la ville africaine, dont, du train, on découvre la périphérie faite de bidonvilles, ce qui est l'occasion d'expliquer que les Africains, que la sécheresse chasse des campagnes, vivent dans un mouvement de migration perpétuel, à la recherche d'un gagne-pain incertain. Il y a le problème de la nourriture, qui ne manque pas dans le monde, mais qu'il est difficile d'acheminer en Afrique par manque de routes et de moyens de transport. C'est là que le personnage de Madame Diouf prendra de l'épaisseur au propre et au figuré, car il s'avère qu'elle prend le train pour faire des achats de toutes sortes, vivres et objets d'artisanat, dans les marchés que l'on trouve à chaque arrêt du train. Ainsi elle remplit progressivement le compartiment de toutes ses emplettes que viendront chercher à la gare de Bamako toute une armée de porteurs. Ce reportage se termine sur des remarques sur l'évolution de l'attitude des Africains à l'égard des Blancs : passage d'une attitude de soumission complexée à l'affirmation de l'autonomie, qui ici se manifeste par le fait que Madame Diouf n'éprouve aucune gêne

à imposer au passager blanc de se caser dans un tout petit coin du compartiment, ce qui aurait été inconcevable trente ans auparavant.

Kapuściński multiplie les récits de séjours dans des villages où, en reporter curieux, il cherche à se faire inviter par ses relations africaines. Ainsi, ses textes sont émaillés de descriptions de l'organisation des villages de la brousse, avec le rôle fondamental du culte des ancêtres dans un continent où la culture se transmet oralement, le rôle de l'arbre à palabres dont l'ombre sert aussi de bâtiment d'école pour les enfants. Dans ces descriptions de l'emploi du temps des autochtones, l'auteur explique que les hommes travaillent lentement pour éviter d'épuiser des corps fragilisés par le climat, la malnutrition et les maladies ; il explique aussi qu'une journée de travail des femmes commence par le fait d'aller chercher de l'eau puis de ramasser du bois, avant de piler longuement le manioc qui constitue l'aliment essentiel de l'unique repas de la journée.

3. Les paysages africains

Les reportages de Kapuściński sont aussi l'occasion de décrire une nature violente et à chaque pas hostile à l'homme: chaleur épuisante, inquiétante profondeur de l'obscurité de la nuit africaine, faune dangereuse, prolifération des insectes vecteurs de maladies, rareté de l'eau.

La façon dont Kapuściński décrit la nature africaine n'est pas inspirée par la recherche du pittoresque. Il cherche beaucoup plus à montrer quels obstacles la nature oppose au développement de la civilisation. Ainsi, le plus grand hommage que Kapuściński rend à l'homme africain consiste à montrer quelle somme d'ingéniosité et de savoir-faire les Africains ont su développer pour arriver à survivre dans un environnement aussi peu favorable à l'homme.

Conclusion

Ayant sillonné l'Afrique dans tous les sens pendant près de quarante ans à partir de 1958, Kapuściński est un extraordinaire témoin de l'évolution de l'Afrique postcoloniale. La perspicacité de son regard tient certainement à son identité polonaise, qui a fait de lui un observateur d'autant plus lucide qu'il n'est pas impliqué dans la relation ambiguë qui lie les peuples colonisés aux peuples colonisateurs. Il a aussi eu le génie de savoir se détacher des implications politiques du rôle que les pays de l'Est ont

cherché à lui faire jouer en l'envoyant en Afrique. Car, paradoxalement, dans l'Afrique des premières années de l'indépendance, celle de Nasser et aussi Hailé Sélassié, il a vu une métaphore des régimes de type soviétique qui ont été imposés à l'Europe de l'Est.

Le regard de Kapuściński sur l'Afrique est, en dernier ressort, un regard profondément fraternel. Et dans bien des passages de ses textes, on sent qu'une relation charnelle a fini par l'unir à ce continent dont il est aussi devenu, grâce à un travail intellectuel considérable, un spécialiste de réputation internationale, maintes fois sollicité pour des entretiens par les plus grands journaux du monde et par bien des universités pour des conférences, dans lesquelles il montre qu'il n'y a pas d'Afrique, mais plutôt **des Afriques**, tant les peuples et leur histoire ainsi que les conditions climatiques y sont divers.

Bibliographie des textes de Ryszard Kapuscinski (en traduction française)

Le Shah ou la Démesure du pouvoir, Flammarion, 1986 et 10-18, 1994

D'une guerre l'autre, Flammarion, 1988

Le Négus, Flammarion, 1994 et 10-18, 1994

Imperium, Plon/Feux Croisés, 1994 et 10-18, 2000

Ebène, Plon/Feux Croisés, 2000 et Pocket, 2002

La guerre du foot et autres aventures, Plon/Feux Croisés, 2003 et Pocket, 2004, reparu sous le titre : *Il n'y aura pas de paradis* chez Pocket

Mes voyages avec Hérodote, Plon/Feux croisés, 2004